

Les sonnettes

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 37

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179428>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

hommes de cœur, il alla s'établir dans une ferme abandonnée, située en pays d'esclavage, près de la ville virginienne de Harper's Ferry, et pendant plusieurs mois il y fit secrètement ses préparatifs militaires pour sa grande œuvre de libération. Son plan était de s'emparer de l'arsenal de Harper's Ferry, de couper les lignes de chemins de fer qui convergent vers ce point, puis de se jeter dans les gorges des montagnes pour harceler les bandes organisées par les planteurs. Il comptait pouvoir tenir, dans cette contrée sauvage, des Alleghany, jusqu'à ce qu'enfin les esclaves, soulevés par milliers, eussent pu conquérir leur liberté.

Le premier coup réussit parfaitement. A la tête de sa petite bande de 21 hommes, dont 5 noirs et 16 blancs, Brown s'empara, pendant la nuit, de l'arsenal, occupa le pont du chemin sur le Potomac et fit une soixantaine de prisonniers. Durant toute la première moitié du jour suivant, il resta maître d'une ville de 5,000 habitants; mais dans le désir de convaincre la population qu'il ne voulait faire aucun mal à ses captifs et qu'il demandait seulement la liberté d'un esclave pour la rançon de chacun d'eux, il commit la faute de ne pas abandonner l'arsenal à temps pour se jeter dans les montagnes. Avant le soir, 1,500 hommes de troupes, accourus des villes voisines, entouraient l'édifice dans lequel s'étaient retranchés les abolitionnistes. La bande héroïque diminuait peu à peu : Kagi, le lieutenant de Brown, est percé de balles et son cadavre flotte dans la rivière; un fils et les deux gendres tombent à ses côtés; un autre fils est mortellement frappé, mais Brown garde toute sa force d'âme, et tandis que d'une main il caresse son fils mourant, de l'autre il prépare son arme pour vendre chèrement sa propre vie. Enfin, l'arsenal est envahi et le vieux héros tombe, percé de coups de sabre et de baïonnette.

Cependant, il n'était point mort. Les propriétaires d'esclaves eurent encore la satisfaction de le charger de chaînes, de lui faire un simulacre de procès et de le condamner à la pendaison. De nombreux esclavagistes, parmi lesquels une femme et l'acteur Booth, qui devait plus tard tuer le président Lincoln, réclamèrent comme une faveur insigne de servir de bourreau; divers Etats du Sud se disputèrent le privilège de fournir le chanvre auquel on suspendrait l'abolitionniste. L'Etat de la Caroline du Sud, celui qui possédait le plus d'esclaves, fut déclaré digne de cette distinction, et le 2 décembre 1859, la corde, envoyée de Charleston, pendait, en effet, au gibet de John Brown. Avant de monter sur l'échafaud, le vieillard se pencha sur le nourrisson d'un esclave qui se trouvait dans la foule et lui donna son dernier baiser : c'était là son adieu à la vie.

La mort de Brown fut célébrée comme un grand triomphe par les fouetteurs d'esclaves. Ils ne craignaient plus rien désormais, car le gouvernement fédéral leur avait prêté son appui, et, dans les Etats libres du Nord, bien rares étaient ceux qui avaient eu le courage de se déclarer pour la cause du vaincu. Il est vrai, le vieux Brown du Kansas n'était plus ;

mais son gibet et ceux de ses compagnons se dressaient à l'entrée de la terre d'esclavage. De toutes les parties de la République on voyait, comme un symbole de guerre à outrance, la sinistre rangée de ces corps pendus et mutilés marquer la frontière entre les deux groupes ennemis de la population américaine.

En effet, la guerre éclata bientôt. Sept cent mille hommes y perdirent la vie, plus de deux millions de combattants y furent blessés; des populations entières moururent de misère et de faim, de vastes provinces furent dévastées; les immenses richesses accumulées dans les domaines des planteurs, par plusieurs générations d'esclaves, furent presque entièrement détruites. Mais aussi, quand la terrible lutte se termina par la victoire des citoyens libres du Nord, la servitude était enfin abolie; quatre millions de noirs qui, la veille, étaient de simples marchandises, étaient devenus des hommes; la République, débarrassée de son crime, s'était mise aussitôt, par ses progrès de tout genre, à la tête des nations civilisées. Et, dans cette immense victoire, John Brown, mort avant la guerre, fit peut-être plus que tous les autres, car c'était sa mémoire qui inspirait les abolitionnistes blancs et les 180,000 noirs combattant dans l'armée du Nord.

Les sonnettes.

On sait l'extension qu'a prise l'emploi des sonneries électriques entre les diverses pièces d'une maison, dans les hôtels, les cafés, les administrations, par exemple. La cloche primitive, mise en mouvement par un fil de fer qui doit suivre dans toute sa longueur les capricieux détours d'une foule de corridors, a peu-à-peu cédé la place à cet appareil si simple, qui ne se manifeste que par un joli bouton blanc sur lequel on appuie légèrement pour transmettre instantanément l'appel à deux, trois étages de distance. Mais voici qu'à peine mise en possession d'une si utile application, l'électricité est menacée de se voir supplantée par un agent très commode, pas cher et qui se trouve partout : l'air. Le système Sparre, représenté à l'Exposition universelle par la maison Walker, de Paris, est déjà en usage dans plusieurs ministères et se trouve installé, si nous ne nous trompons, depuis plus d'une année, à l'hôtel Gibbon et à l'hôtel du Grand-Pont, à Lausanne.

Imaginez un tuyau en plomb, pareil aux conduites de gaz, reliant les deux pièces qui doivent communiquer entre elles par une sonnerie; à chacune des extrémités, une poire en caoutchouc; le tout rempli d'air. Quand vous pressez l'une des poires, l'air comprimé se rendra dans celle qui est à l'autre extrémité et la fera gonfler; une petite plaque métallique placée à faible distance de cette seconde poire sera soulevée et son mouvement communiqué à un petit marteau frappant sur un timbre. La pile électrique est supprimée, et son entretien disparaît par ce fait, ainsi que les interruptions auxquelles peut donner lieu la discontinuité du con-

ducteur métallique. D'un autre côté, la demande et la réponse pouvant se faire par le même tube, cela dispense des quatre fils qu'exige une sonnerie électrique à réponse.

La poire placée à chaque extrémité du tube n'est pas visible, elle est renfermée dans une boîte ovale; la pression se produit au moyen d'un bouton, pareil à celui des sonneries électriques. Au-dessus du bouton est un petit écran blanc qui est immédiatement remplacé par un cercle noir, au moment où la sonnette se fait entendre. Lorsque la personne appelée répond en pressant sur le bouton voisin d'elle, le cercle noir disparaît pour faire place à l'écran blanc, et cela sans sonnerie. Celui qui a fait l'appel est ainsi prévenu qu'il a été entendu.

Ce système est employé, avec diverses modifications, dans les établissements de bains, dans les prisons et sur les vaisseaux pour transmettre les ordres du capitaine au mécanicien et communiquer la réponse de ce dernier.

S. C.

La Clémence de la cathédrale de Genève.

Cette célèbre cloche, donnée par Guillaume de Mornay, évêque de Genève, fut placée au sommet d'une des plus hautes tours de St-Pierre, en 1407. L'anti-pape avait daigné en être le parrain. Il y a quelques années, on avait été obligé de la changer de place à cause de l'usure produite par les coups redoublés du battant. Elle faisait entendre sa voix aux jours de fête et de solennités religieuses, aux jours d'élection et aux jours de réunion du Grand Conseil. Le 14 octobre 1866, elle appelait les membres de l'Eglise nationale au vote pour l'élection d'un pasteur, quand tout-à-coup elle se tut. La vieille cloche, qui avait vingt pieds de circonférence et qui était depuis longtemps fendue, venait de se briser. Pour conserver ce monument de leur histoire, les Genevois ouvrirent une souscription qui, en peu de temps, produisit une somme égale au prix de la refonte. La maison Guillet, de Lyon, s'est chargée de la triple opération de la descente, de la refonte et du remplacement de la cloche, dont le poids est évalué par les fondeurs à 110 quintaux. Le son en restera le même; le même métal, sauf une adjonction étrangère, servira. Elle aura toujours vingt pieds de circonférence à l'ouverture, mais l'inscription latine gravée sur ses flancs sera remplacée par une autre plus en harmonie avec notre époque, et qui a été débattue par le Conseil administratif de la ville. Voici ce qui a été adopté, d'après le préavis un peu modifié du Consistoire :

« Sur le cercle supérieur on lira ce passage : *Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre, bienveillance entre les hommes.*

» Au milieu se trouveront deux emblèmes et deux dates, à l'extrémité de deux diamètres perpendiculaires : à l'extrémité du premier diamètre, *la clef et l'aigle*, armoiries de notre république ; à l'autre extrémité du même diamètre, *la Bible et la Croix*, qui sont comme les armes du protestantisme évangélique. Aux deux extrémités de l'autre diamètre, la date des deux fontes, 1407-1867.

» Sur le cercle inférieur seront inscrits ces mots : *Je m'appelle Clémence. Brisée par le temps, le vœu populaire m'a fait revivre. Je suis la voix de l'Eglise et de la patrie. Genevois, servez Dieu et soyez unis.* »

Mon ami Fretillard.

Bluette littéraire.

III.

Après avoir cheminé par la boue du chemin et des flaques d'eau, nous arrivâmes dans un joli clos, garni de bosquets de sapins et entouré d'un gracieux verger. Au fond s'élevait une élégante maison de maîtres, ayant pour voisinage une maison de ferme aussi coquette et confortable que la maison du propriétaire. Nous nous présentâmes à la porte. La servante vint nous recevoir et alla annoncer notre visite à la maîtresse.

L'adorable veuve accourut pour nous recevoir : elle était en costume de maison, moitié deuil, moitié mondain. Un sourire enchanteur errait sur ses lèvres roses; elle s'approcha de Fretillard avec une amabilité charmante, et le remercia de sa preuve d'affection en venant chez elle par un temps où l'on aurait pas mis un chat à la rue. Fretillard, frémissant de bonheur, prononça quelques paroles de dévouement et finit en disant :

— Permettez, chère amie, que je vous présente un ami intime, qui a bien voulu m'accompagner.

Madame Rocher me tendit cordialement une main satinée que je pressai affectueusement, et elle nous fit entrer dans son salon.

Un luxe de bon goût régnait dans cette pièce, que réchauffait un feu scintillant dans l'âtre. Un riche tapis recouvrait le plancher; des tableaux de prix ornaient les murs couverts d'une tapisserie élégante, et l'ameublement concordait avec le reste de manière à former un ensemble confortable et presque somptueux.

Madame Rocher n'était pas seule à nous attendre, sur son sofa de velours amaranthe un jeune homme, très beau brun, était assis ayant devant lui une petite table sur laquelle était posé un ouvrage de broderie après lequel la veuve travaillait sans doute, pendant que le visiteur lui tenait compagnie. Cependant, à la vue de ce personnage, auquel mon ami Fretillard ne pensait pas, je vis un nuage passer sur son front et une contraction pénible changer les traits de son visage.

L'adorable veuve ne nous laissa pas longtemps dans l'incertitude sur le rôle que ce joli homme jouait auprès d'elle. Elle nous dit, avec un sourire tout empreint des embrassements de son âme.

— Messieurs, permettez-moi de vous présenter mon aimable voisin, M. Eugène de Riblès. C'est un ami dévoué dont je serai heureuse de vous voir faire la connaissance.

Je m'inclinai en disant :

— Je suis enchanté, monsieur du bonheur qui m'est offert, et si vous voulez me compter au nombre de vos amis.....

— Sans doute, monsieur, répondit M. de Riblès. Dans le bonheur qui se prépare pour madame et moi, j'ai l'espérance, que vous daignerez venir souvent partager nos joies de famille.

— Comment, fit avec anxiété mon ami Fretillard, vous songez, Emma, à changer votre veuvage contre les liens de l'hyménée.

— Oui, M. Fretillard, fit la veuve en rougissant; je suis seule, et vivre sans affection, c'est s'enterrer au printemps de la vie. J'ai pensé à vous, qui fûtes toujours l'ami de ma famille, pour réclamer vos bons offices dans ce grave événement, qui va exiger des démarches toujours ennuyeuses à faire pour une femme. Nous allons donc tenir ici un petit conseil de famille, dans lequel votre ami ne sera pas de trop, et...

Fretillard, rendu fou par cette confidence, éleva la voix et dit en l'interrompant :

— Et, vous avez compté sur moi, pensant que je serai assez complaisant pour vous aider à devenir la femme de cet homme!... Ah! madame, vous venez de me suicider.

L'éclat de la foudre tombant au milieu de nous n'aurait pas